

## 1 Marie dans tous ses états

Parlons d'abord du visuel de l'affiche. Cette icône a été peinte pour la paroisse Sainte-Marie du Peuple à Genève en 2010. Elle s'inspire de l'iconographie occidentale qui se développa au XIV<sup>ème</sup> siècle, et qui montrait généralement les commanditaires, dignitaires religieux et civils, sous le manteau de Marie. C'est ce qu'a réalisé Piero della Francesca au Quattrocento. Comme nous le constatons dans le visuel contemporain, les notables sont remplacés dans l'icône contemporaine par celles et ceux qui représentent vraiment le peuple de Dieu, ceux qu'évoque le *Magnificat*.

Nous allons découvrir que Marie est une figure biblique plus complexe qu'on le croit souvent. D'autant plus difficile à cerner qu'elle est relativement peu présente dans l'Écriture, surtout en comparaison de la place importante qui lui est donnée dans nos célébrations et nos actes de piété.

Marie apparaît d'abord dans deux des quatre évangiles canoniques comme une jeune fille d'Israël qui donne naissance à Jésus. Elle joue un rôle important dans l'évangile de Jean, bien qu'à peine mentionnée, et, plus étonnant encore : son nom n'apparaît même pas dans les lettres de Paul. On lit simplement que Jésus est « né d'une femme » dans la lettre aux Galates (Ga4,4).

Il n'empêche que Marie est un être particulier qui nous propulse aussi sur un autre registre, en ce qu'elle est très vite appelée « *théotokos* », mère de Dieu. En même temps, les théologiens nous apprennent qu'elle représente l'Église, et à ce titre, elle est épouse du Christ. Enfin, elle est notre sœur par son humanité, et surtout notre mère à toutes et tous dans le processus d'adoption que le Christ met en place, sur la croix... Fille d'Israël, mère de Dieu, épouse du Christ, sœur en humanité et toujours qualifiée de « vierge » dans la liturgie, qui est-elle pour assumer tous ces rôles ?

**2** Sur un plan encore plus symbolique, on nous enseigne dès le deuxième siècle avec Saint-Irénée, et sans aucune interruption depuis -ou presque-, qu'elle est le parfait modèle d'obéissance opposé à la désobéissance d'Eve. Que nous transmet-elle dans ce rôle : une voie de rachat du péché originel par la soumission ? Une figure à imiter pour les femmes, alors que les hommes seraient invités à suivre le Christ -ou plus sobriement de Pierre-, comme si le Christ avait institué un modèle genré dès le départ, en créant face à face les schémas pétrinien *et* marial si chers au magistère romain ?

Et si tel n'était pas ce qu'enseigne le Nouveau Testament ? Si Marie devenait le support d'un message beaucoup plus riche que celui que nous propose la tradition, en demeurant plus humain ? Quelle image de Marie aurions-nous alors ?

### *1/ Deux approches différentes de la figure de Marie*

Pour nous, catholiques, mais également pour tout l'espace occidental, Marie n'est pas seulement un personnage biblique ; c'est une figure enracinée dans nos psychismes. Elle idéalise l'image maternelle et la propulse dans la représentation d'une mère terrassée par la pire des souffrances, la mort d'un enfant. Cette imprégnation est recevable, mais à condition de ne pas trahir le donné évangélique car celui-ci porte un enseignement infiniment plus vaste que ce qui le ramènerait un peu trop vite vers des élans affectifs ou pire, superstitieux. **3**

Dominique Le Tourneau, membre de l'*Opus Dei* a publié, en 2015, un *Dictionnaire encyclopédique de Marie* dans lequel il explique que « Les fidèles ont spontanément recours à la Vierge Marie, en qui ils reconnaissent leur Mère dans le domaine spirituel, et leur Avocate patentée auprès de Dieu ». Autant dire que depuis des siècles, ils l'associent à tout, et c'est ainsi que nous croisons sur nos routes, des Notre-Dame-des-Neiges, Sainte-Marie des vignes, et même une Notre-Dame-du-Rugby dans le Sud-ouest, à Larivière-sur-Savin.

**4** Pourtant, notre regard sur Marie, autrement dit notre propre théologie mariale, devrait s'inscrire dans les mêmes repères que tout le reste de notre foi, c'est-à-dire sur d'authentiques fondements scripturaires.

Mais ceux-ci nous parviennent interprétés par la tradition, déformés par des héritages familiaux... Et si c'est une approche spirituelle qui ouvre la lumière, elle doit très vite rechercher l'appui des évangiles car faute de cette solidité, on risque des glissements de sens et de représentations qui conduisent à une perception erronée.

Concernant Marie, l'institution ecclésiale a beaucoup « joué » sur le registre spirituel pour nous offrir une image de la mère de Dieu conforme à ce qu'elle souhaitait nous voir agréer. Il est donc important de repérer que **Marie est le lieu de tous les contrastes sans pour autant dériver vers tous les possibles, notamment pas celui de devenir une nouvelle « déesse-mère ».**

**5** Souvenons-nous que le prophète Jérémie, en exil à Babylone, reprochait déjà aux Hébreux de vénérer Asherah, représentée par des statuettes de femme aux seins nus. Pour leur défense, les Hébreux lui rétorquaient qu'Asherah est généreuse et les protège de la famine : « *“Bien que tu nous dises cela au nom de YHWH, nous ne t'écoutons pas. Nous allons faire tout ce que nous avons décidé : brûler des offrandes à la Reine du Ciel, lui verser des libations, comme nous l'avons fait dans les villes de Juda et dans les ruelles de Jérusalem – nous-mêmes, nos pères, nos rois, nos ministres ; alors nous avions du pain à satiété et nous vivions heureux sans connaître de malheur. Depuis que nous avons cessé de brûler des offrandes à la Reine du Ciel et de lui verser des libations, nous manquons de tout et nous périssons par l'épée et par la famine.” Les femmes ajoutèrent : “Et quand nous, nous brûlons des offrandes à la Reine du Ciel et que nous lui versons des libations, est-ce sans la collaboration de nos maris que nous lui préparons des gâteaux qui la représentent et lui versons des libations ?”* » (Jr44, 16-19).

Asherah nommée « *reine du Ciel* » dans l'extrait du livre de Jérémie doit attirer notre attention. Cette dénomination de la déesse que le prophète dénonce est dangereuse parce qu'elle concurrence la foi au seul vrai Dieu. Et nous apercevons assez vite à quel point ce que rapporte Jérémie rejoint les élan mariolâtriques du XIX<sup>e</sup> et du début du XX<sup>e</sup> siècle.

Une encyclique de Pie XII publiée en 1954 porte même ce titre : *Ad caeli reginam (À la reine du ciel)*. Ce besoin de se référer à une mère protectrice, idéalisée, est tenace. Pourtant, s'il fallait le rappeler, à la suite de Jérémie, nous croyons en un seul Dieu, unique médiateur. Le paragraphe 62 de la constitution *Lumen gentium*<sup>1</sup> nous enseigne qu'« aucune créature en effet ne peut jamais être mise sur le même pied que le Verbe incarné et rédempteur ».

Nous sommes donc face à deux tendances divergentes : une image « circulaire », fermée, s'oppose à un schéma dynamique, comme un élan en forme de flèche.

**6** La vision « circulaire » expose Marie comme mère de Jésus mais, en même temps, elle la propulse épouse, représentant l'Église du Christ. Pour éviter les relents d'inceste qui frôlent ces diverses facettes enchevêtrées, l'institution ecclésiale fera donc de la mère de Jésus, une épouse toujours vierge, dans une idéalisation de LA femme qui voisine avec les mythes antiques.

**7** Pour se déployer, cette circularité qui enferme le personnage dans sa virginité/maternité, va devoir inventer des doctrines qui valorisent sa pureté ; il faudra donc aller chercher des supports au-delà des Écritures, ou puiser dans les évangiles apocryphes (comme le *Protévangile de Jacques*). Et puis il faut créer des dogmes : celui de sa virginité perpétuelle, de son immaculée conception, de son assomption.

---

<sup>1</sup>« Constitution dogmatique sur l'Église, *Lumen Gentium* », 62, in *Concile œcuménique Vatican II. Constitutions, décrets, déclarations, messages*, Paris, Le Centurion, 1967, p. 110. Pour mémoire : les textes du concile Vatican II sont composés de 4 constitutions (*Lumen gentium/Dei verbum/Sacrosanctum concilium/Gaudium et spes*), de 9 décrets, et de 3 déclarations.

Parce que quand il n'y a pas d'appui dans les évangiles canoniques, le magistère doit fonder la Tradition sur d'autres explications, quitte à utiliser des légendes.

Cette « circularité » de la figure de Marie va contraster avec une approche qui sort de cet enfermement pour offrir un autre visage et faire de Marie, la flèche qui nous guide. **8** Nous allons découvrir en quoi consiste cette image de la flèche qui prend son élan dans son « oui » au Père qui lui envoie son Esprit pour l'inviter à porter le Verbe ; flèche qui poursuit sa route, quand Marie envoie Jésus sur la voie de sa mission à Cana, révélant ainsi le Fils, et flèche encore quand Jésus sur la croix, la confie au disciple bien aimé, et les unit par l'Esprit pour nous fournir le modèle du croyant. Cette illustration transparaît dans d'autres représentations, antérieures au XIXe siècle. On voit Marie, lisant, ou enceinte, ou dans des postures bien « vivantes ».

**9** Donc nous sommes face à deux perspectives divergentes mais pas forcément incompatibles si elles se conjuguent harmonieusement :

- une circularité qui fige une image dans une histoire personnelle en se fondant sur des dogmes. Elle court le risque d'enfermer dans le cercle d'une vénération mythique, mais elle a le pouvoir d'apaiser,
- et nous découvrons, à l'inverse, un élan qui, à partir de l'Écriture, nous emporte dans son dynamisme, pour situer Marie par rapport au Père, au Fils et à l'Esprit, et nous ouvre à l'universel.

C'est la seconde figure que je souhaite partager avec vous parce qu'elle est moins connue et pourtant plus conforme à l'Évangile.

## **10** 2/ Marie dans les évangiles

Par différentes appellations, nous observons « une réelle diversité dans l'approche de la figure mariale » selon les groupes croyants des débuts du christianisme : Elle est Marie de Nazareth selon Marc, la mère du Messie dans les églises judaïsantes et dans l'évangile de Matthieu, la Vierge Marie selon Luc, la mère de Jésus selon Jean. **11**

Si nous regardons Marie à partir de *L'évangile de Jean*, nous constatons qu'elle ne joue aucun rôle avant le début du ministère de son fils, puisque l'enfance de Jésus n'est pas évoquée. De ce fait, la virginité de Marie n'est pas exaltée, n'étant pas abordée.

C'est dans une forme particulière de sa maternité qu'elle apparaît, et son rôle ne sera pas du tout minoré car dans cet évangile, c'est Marie qui lance la Révélation en l'enracinant dans la première alliance.

**12** Si nous regardons ce chapitre 2 de Jean où est relaté l'épisode des noces de Cana, nous notons que l'invitation à la noce est adressée à Marie. Jésus se joint à elle mais c'est encore elle, Marie, qui repère le manque de vin ; c'est elle qui incite Jésus à se dévoiler, et c'est elle enfin qui donne l'ordre de l'action. C'est donc bien en « mettant au monde » son fils comme envoyé de Dieu, qu'elle agit au début de cet évangile. Il s'agit d'une autre forme de maternité que celle décrite dans les évangiles de l'enfance, mais elle n'est pas moindre et ne supprime pas l'autre. Elle dessine simplement un visage de Marie, moins passif, moins en retrait.

**13** Ainsi en traversant ce quatrième évangile, nous remarquons qu'au départ, Jésus s'est laissé mettre en chemin par sa mère, qui l'a propulsé dans la mise à jour de sa part divine. A l'autre bout de cet évangile, au moment de rendre la vie, Jésus prendra du recul par rapport à Marie et initiera une filiation adoptive avec le « bien aimé » selon ces mots connus (Jn 19,26) : « femme, voici ton fils », « Voici ta mère ». Le

pape François l'évoque et explique ainsi que « **sa maternité s'élargit dans la figure de ce nouveau fils, elle s'élargit à toute l'Église et à toute l'humanité.** »

En effet, par ce biais, Jésus intègre toute la communauté au cœur de cet enfantement nouveau. Nous devenons tous frères et sœurs par Marie, dont Jésus s'est éloigné en la nommant « femme ». Cette dénomination symbolique, qui marque une prise de distance entre notre humanité et sa divinité, n'arrive pas subitement ici. Elle nous a déjà été annoncée à Cana, par le même emploi du mot « femme » pour qualifier sa mère. Jésus doit signaler dans ces instants où se révèle sa divinité, qu'il n'est pas seulement le fils humain d'une femme. D'où une visualisation de la distance. Mais c'est bien sa mère qu'il confie au disciple bien aimé. Ce dernier devenant à son tour « fils » symbolique de Marie, accepte de recevoir toute la communauté messianique qui l'a précédé, et ce justement par Marie ; Marie qui apporte avec elle tout l'univers du Premier Testament.

Déjà, cette approche nous offre une figure de disciple courageuse et fidèle, symbole de Sion, qui, par l'Incarnation participe à la dimension humaine de Jésus, et accueille sereinement l'expression de sa divinité. Mais cette figure de Marie n'apparaît pas comme une réelle surprise : elle est issue d'une longue lignée de femmes fortes.

**14** *3/ Marie, figure de transgression.*

**15** Nous savons par Matthieu que la généalogie de Jésus comporte plusieurs femmes. Ces femmes montrent toutes d'étranges comportements, qui mettent en évidence une rupture par rapport à l'ordre social de leur temps, et cependant, leur action semble guidée par une force spéciale. Les récits révèlent que c'est à chaque fois une réceptivité particulière à l'intervention de l'Esprit qui guide ces femmes dans leur foi, et les pousse à accepter des choix humains invraisemblables.

**16** Tamar tente l'impossible pour donner une descendance à la tribu de Juda, après la mort de ses époux Er et Onan. Parce que Rahab -la prostituée de Jéricho- a reconnu la puissance du Dieu unique, elle se range –contre son peuple- dans le camp de Josué et l'assiste. Elle sera la mère de Booz.

**17** Prenons encore l'exemple de Ruth. Pourquoi cette jeune veuve Moabite, décide-t-elle de suivre sa belle-mère Noémie qui rentre dans son pays ? Peut-être par compassion mais c'est plus sûrement la puissance de l'Esprit de Dieu qui va la guider jusqu'à Booz... et en fera la grand-mère du roi David. Et que dire de Bethsabée tant aimée par David ?...

A travers ces femmes que cite Matthieu, on commence à entrevoir le parallèle avec Marie, la jeune fille fiancée de Joseph à Nazareth.

**18** Marie va accepter de recevoir en elle le Verbe de Dieu. Dans sa ville, qui la croira ? *A priori*, personne. Et une jeune fille enceinte n'a guère d'autres perspectives que la lapidation réclamée par son futur mari. Or elle dit ce « oui » qui va nous sauver tous, et renouveler l'Alliance. En rappelant cet événement, on parle beaucoup de son « obéissance » mais on souligne peu la subversion, le courage inouï de ce oui de Marie.

Or, comme ses sœurs, qui l'ont précédée dans la foi, Marie accepte de se mettre en danger. Elle partage avec elles, cette volonté de transgresser les règles pour adhérer à ce que lui commande une force qui la dépasse : l'Esprit de son Dieu.

**19** Nous avons vu la place de Marie à Cana ; une autre femme portera avec elle ce message de confiance et d'amour, ce sera la Magdaléenne. Le parallèle entre ces deux femmes est souligné grâce à un procédé littéraire biblique choisi par l'évangile de Jean pour les mettre mutuellement en valeur.

Que veut-il nous enseigner ?

**20** A la fin de l'évangile de Jean, le Christ ressuscité s'adresse à la Magdaléenne par une injonction dans laquelle tous les mots comptent. Il lui dit : « **va trouver mes frères et dis-leur : je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu.** » (Jn 20,17). (d'où l'emploi de ce verset comme devise pour mon site e-diocese.fr)

En rapportant cette déclaration et cette mission aussi importantes, le narrateur johannique va faire de cette disciple de Jésus, une compagne comparable à Marie sa mère, et il le signifie par une démarche littéraire précise.

Les exégètes nomment « inclusion sémitique » un procédé « technique » qui consiste à border un texte avec des situations, ou plus généralement des termes, qui se font écho entre le début et la fin d'une péripécie (extrait). Dans cet évangile, le renvoi encadre tout le récit.

Ici, en effet, les situations et dialogues entre Jésus et sa mère, décrits au tout début, lors du premier signe de Jésus à Cana, reçoivent leur fidèle parallèle au jour de la résurrection avec Marie Madeleine.

**21** Pour illustrer cette construction, j'ai retenu 4 éléments en miroir :

D'abord, dans les deux cas : nous sommes au **troisième jour** ; 3<sup>ème</sup> jour après le baptême de Jésus à Cana ; 3<sup>ème</sup> jour après la mort de Jésus pour sa rencontre avec Marie Madeleine.

Et cette mention du 3<sup>ème</sup> jour n'est pas rien puisqu'elle nous fait signe aussi vers les grands événements de l'histoire biblique, notamment vers la manifestation de Dieu dans le livre de l'Exode au chapitre 19, dans lequel nous lisons : « *c'est au troisième jour que le Seigneur descendra sur le mont Sinaï aux yeux de tout le peuple.* » (Ex 19,11b) Il ne s'agit de rien de moins, dans ce verset du Premier Testament, que de l'annonce de l'alliance de Dieu avec son peuple. Cette mention du 3<sup>ème</sup> jour, portée ici par des femmes, nous orienterait-elle vers une annonce de nouvelle alliance ?

Ensuite dans les deux cas : à Cana comme au jardin, une femme **constate un manque** :

Le manque à Cana est celui du vin ; et là un détail doit nous alerter : il n'est pas écrit « *ils n'ont PLUS de vin* », mais « *ils n'ont PAS de vin* », accentuant la symbolique de ce vin, comme si la mère de Jésus sous-entendait déjà que ce n'est pas le vin de la vigne qui leur manque, bien qu'il soit important en lui-même comme symbole de vie et de joie ; non, le constat de manque fait signe vers un autre « vin » que seul son fils, parce qu'il est Fils de Dieu, peut donner. Pour se réjouir, il faudra aux humains un vin d'un autre prix, c'est pourquoi Jésus répondra d'abord que son heure n'est pas encore venue.

Le manque au tombeau est plus sidérant encore, puisque c'est celui du corps de Jésus. Cette absence renverse toutes les certitudes humaines et oriente vers une nouvelle dimension, celle de l'eschatologie, de la fin des temps, en annonçant une forme de vie nouvelle. C'est ce qu'annonçait déjà discrètement le premier signe à Cana.

Nous accédons alors au **troisième élément du parallèle qui lie les deux femmes**. Face aux situations précédentes, les deux Maries se confrontent à une interpellation directe de Jésus qui semble les mettre l'une et l'autre à distance de leur rôle personnel :

« *femme, que me veux-tu ?* » demande Jésus à sa mère en Jn 2,4

« *femme, qui cherches-tu ?* » demande le Christ ressuscité en Jn 20,15

Le choix du terme « femme », aussi bien pour sa mère que pour son amie, semble indiquer que ce n'est pas leur position de proximité affective qui est en cause, mais par-delà cette posture privilégiée, l'altérité à ce qu'il est lui. A ces moments clé de la révélation, le masculin entre en dialogue avec le féminin, comme pour ne rien exclure du salut qui s'annonce.

Le parallèle entre les deux événements se prolonge encore plus loin que dans l'apostrophe, puisque dans les deux cas, Jésus va utiliser ces voix féminines comme messagères de l'incroyable.

Et nous observons aussi, au passage, qu'aucune de ces deux scènes ne se produit dans un espace particulier ou sacré : nous sommes à Cana dans un lieu de banquet et au moment de la résurrection, dans un jardin.

**Le quatrième élément de ma comparaison va s'articuler autour de la notion d'envoyé.** Ces deux scènes nous montrent que, contrairement à l'Ancien Testament, ce sera désormais par des bouches féminines *aussi*, que nous retrouverons le schéma classique des récits d'alliance dans lesquels le peuple s'engage à servir la Parole. Nous allons montrer que les deux femmes s'adressent à la communauté pour révéler ce qu'elles ont découvert du lien entre le Jésus de l'histoire et le Christ de la foi, de la même manière que Moïse a fait comprendre à son peuple, la réalité et la volonté du Dieu Unique.

\*Repérons qu'à Cana, ce n'est pas d'abord Jésus qui s'exprime mais Marie sa mère, qui dit aux serviteurs : « *tout ce qu'il vous dira, faites-le !* » (Jn 2,5).

Elle prend la parole au nom de Jésus (devenant au passage, le premier disciple à s'exprimer en son nom) ; elle ne prononce pas son nom, elle le désigne par un pronom personnel « Il » qui souligne l'écart, mais par la nature de l'ordre donné : « faites tout ce qu'il vous dira », nous comprenons qu'elle anticipe la toute-puissance de celui dont elle parle.

Plus encore, elle convoque les serviteurs dans une action, dans un « faire », qui sonne comme un écho à la réponse du peuple à Moïse en Ex 24,3 avec ce « *nahassé*<sup>2</sup> » : « nous ferons », par lequel les Hébreux s'engagent à réaliser les commandements de Dieu.

Retrouvons ce verset du Premier Testament et observons la similitude : Le peuple Hébreu, sorti d'Egypte, se prépare à entrer dans la terre promise, et à réaliser son devenir de peuple de l'alliance. Dieu va convoquer Moïse pour transmettre un cadre à son peuple.

Le verset dit ceci : « *Moïse vint rapporter au peuple toutes les paroles de YHWH et toutes les lois, et tout le peuple répondit d'une seule voix ; ils dirent : "Toutes les paroles que YHWH a prononcées, nous les mettrons en pratique.* » (Ex 24,3)

Dans ce que dit la mère de Jésus aux serviteurs du banquet, il y a cette même transmission : Marie sert d'intermédiaire entre son Fils et les auditeurs qui acceptent d'effectuer l'action qui leur sera demandée, pour leur plus grand bénéfice.

\*Avec Marie Madeleine à l'heure de la Résurrection, c'est à elle que revient la charge de transmettre aux disciples, un inouï encore plus incommensurable que celui exposé à Cana. Et là, nous vivons encore davantage la réalisation de la promesse qui conforte l'idée d'alliance et de fête car, comme le texte nous l'apprend par l'échange entre Marie et le Christ ressuscité : celui-ci monte vers son Père qui est aussi

---

<sup>2</sup> Ce verbe *nahassé* est utilisé une première fois par Dieu en Gn 1,26, puis par les hommes dans toute la force de leur *hubris* en Gn 11,4, pour construire la tour de Babel. Ensuite à partir de Ex 19,8 puis Ex 24,3, le peuple de Dieu progressera dans la compréhension d'un vivre ensemble qui doit s'instaurer sur l'amour et le respect de l'autre.

notre Père. A travers ce dialogue, nous sommes tous invités à nous réjouir d'une annonce qui dit notre salut.

Ainsi, de Marie à Marie-Madeleine, il s'est réalisé une transmission du message biblique qui engage la présence éminente de deux femmes. Plus besoin de grands prêtres, plus besoin de temples. La Parole passe par des humains qui vivent de leur foi, et elle se transmet dans tous les lieux où peut se nouer une relation sincère. Tel est l'un des enseignements de cette comparaison entre les deux Maries.

Mais cela ne fait pas oublier que pour deux des quatre évangiles, Marie est présentée dans un tout autre contexte. Il nous est dit qu'elle conçoit un fils en étant vierge et enfante dans le monde des humains, le Verbe de Dieu. Le thème de sa virginité interpelle l'humanité depuis très longtemps.

## **22** 4/ *Le thème de la conception virginale de Marie.*

Dans notre environnement rationaliste, ce thème de la virginité de Marie interpelle chacune et chacun d'entre nous. Je passerai vite sur ce thème qui a fait l'objet d'un atelier spécifique cet après-midi.

**23** **Seuls deux évangélistes, Matthieu et Luc, abordent la question de la virginité de Marie,** et ils s'y prennent fort différemment. Matthieu surprend son lecteur dès le premier chapitre de son évangile, lorsqu'il conclut la généalogie de Jésus par cette remarque : « *Jacob engendra Joseph, l'époux de Marie, de laquelle est né Jésus* » (Mt 1,16). En omettant de dire que Joseph est le père, il prépare d'une certaine façon, l'annonce de la conception virginale de Jésus.

Pour nous faire entrer dans le mystère, Matthieu part de l'expérience de Joseph : « *Avant qu'ils aient habité ensemble, elle se trouva enceinte par le fait de l'Esprit saint* ». (Mt 1,18-25) À la perspective inacceptable d'une relation hors mariage, Joseph projette de répudier sa fiancée. Mais un songe l'en dissuade : « *Ne crains pas de prendre chez toi Marie, ton épouse : ce qui a été engendré en elle vient de l'Esprit saint* ». Que va faire Joseph ? Se convertir, avec courage, comme le suggère Matthieu. Au lieu de répudier sa fiancée, il accepte, au contraire, de « la prendre chez lui », car il lui est révélé que « ce qui a été engendré », cet enfant, vient de l'Esprit.

Ce récit enseigne donc que l'Esprit suscite un sauveur dans le corps de Marie, avec la connivence active de Joseph. L'attestation de la virginité de la jeune femme est au service du projet de salut. Et le verset donne une limite à l'abstinence des époux : elle demeurera sans relation avec son époux « *jusqu'à ce qu'elle eût enfanté un fils* » (Mt 1,25), ce qui va à l'encontre de l'idée d'une virginité perpétuelle.

Luc, de son côté, rapporte dans le récit de l'Annonciation, qu'une « *vierge fiancée* » est informée, non par un songe mais par un ange, « qu'elle concevra ». Les fiançailles annoncent la proximité des noces et la virginité en montre la condition. En effet, pour Israël, la virginité féminine est un état indispensable pour permettre le mariage. Parler de « *vierge fiancée* » est donc une banalité. D'ailleurs, le récit de Luc montre bien que Marie ne manifeste aucune aspiration à la virginité pour elle-même. Elle questionne : « *Comment cela se fera-t-il car je ne connais pas d'homme ?* » Comme Matthieu, Luc montre la conversion à laquelle la jeune femme est appelée, mais il insiste davantage sur le « oui » qu'elle va prononcer et sur la grandeur de Dieu, en rappelant la parole prophétique : « *Rien n'est impossible à Dieu* ».

Si Matthieu et Luc attestent que la conception de Jésus a eu lieu quand Marie était vierge, ils induisent qu'il a fallu plus l'Esprit pour assurer la venue de cet enfant. Mais ni dans les évangiles de l'enfance ni ailleurs dans le Nouveau Testament, il n'est question d'une virginité qui se prolonge au-delà de la naissance de l'enfant.

**24** Cette manière d'aborder la virginité consiste à envisager qu'au niveau symbolique cette conception particulière l'exclut d'une procréation ordinaire, ce qui est pertinent puisqu'il s'agit d'enfanter le fils de Dieu. Sur le plan typologique, st-Irénée au II<sup>e</sup> siècle, résout la question et la met en lien avec la terre vierge utilisée par Dieu pour créer le premier humain.

Mais il faut aussitôt rappeler comment la question de la virginité est traitée dans le Premier Testament, notamment chez les prophètes.

On y trouve une expression un peu énigmatique, celle de « vierge d'Israël ». Le prophète Jérémie évoque cette vierge, soit pour la blâmer : « *La vierge Israël a vraiment fait une chose monstrueuse* » (Jr 18,13), soit pour la louer : « *Je t'aime d'un amour d'éternité [dit le Seigneur] [...], et tu seras bâtie, vierge Israël* » (Jr 31,3), avant de l'exhorter à revenir à l'amour : « *Reviens, vierge Israël, reviens ici vers tes villes !* » Un autre prophète, Joël, entonne le même thème (Joël 1,8) et le Livre des Lamentations s'inquiète : « *Qui pourra te consoler, vierge de Sion ?* » (Lm 2,13).

À l'évidence ici, la virginité est prise dans un sens métaphorique. Elle est la qualité que Dieu demande à Israël parce qu'il l'aime et qu'il attend en retour le même amour. Cet amour se dit à travers un langage nuptial qui suppose un engagement total, exclusif. Dieu est l'époux, le peuple sera l'épouse : Dieu se fiance à son peuple qui doit le recevoir d'une « manière virginale ».

Dans le contexte de la lutte acharnée des prophètes contre les idoles, la virginité consiste à se préserver des faux dieux et de leurs faux prophètes qui salissent le peuple en lui demandant d'adorer des arbres, des statues de bois... La virginité est donc une injonction spirituelle. Et demeurer vierge concerne autant les femmes que les hommes d'Israël. Le but est de garder sa fidélité au Dieu unique. Si le peuple est infidèle, il court le risque que Dieu se choisisse un autre peuple. En somme, sa virginité spirituelle conditionne sa sécurité. On mesure l'extrême importance symbolique de la virginité, en tension avec une réalité qui la dément : les infidélités du peuple se succèdent, la virginité d'Israël est constamment souillée. Mais, comme tout lecteur de la Bible le sait, Dieu ne met jamais sa menace à exécution.

En somme, l'image de la « Vierge d'Israël » enrichit le grand thème prophétique de la spiritualité nuptiale qui dit le lien amoureux existant entre Dieu et son peuple. La virginité dit la disponibilité à Dieu.

**25** Pour appréhender la conception virginale avec un œil théologique contemporain, Bernard Sesboué nous propose de l'observer sous un autre angle. Il invite à l'observer, non plus à partir de l'Incarnation mais en partant de la résurrection, comme l'ont vécue les apôtres. Il explique ainsi que « c'est la foi en la résurrection qui rend possible la foi en la conception virginale et non le contraire. <sup>3</sup> » En effet, la foi en la résurrection ne fait très vite aucun doute pour les disciples et pour nous après eux. Or dans les deux cas, la foi demandée dépasse radicalement l'ordre de la preuve historique. Si nous accueillons la certitude que le Christ est ressuscité, alors il devient plus aisé, à partir de cette Bonne Nouvelle, de recevoir celle de l'entrée du Verbe dans le monde par une conception virginale.

Enfin, sur un autre plan, Marie devient mère du Fils de Dieu selon l'annonce du Premier Testament (tel qu'annoncé en Is 7,14 : *le Seigneur lui-même vous donnera un signe : Voici la "jeune fille" enfantera*

---

<sup>3</sup> Bernard Sesboué, *Pédagogie du Christ. Éléments de christologie fondamentale*, (Théologies), Paris, Cerf, 1994, 238p., p. 203.

*un fils, on criera son nom : Immanou El). C'est peut-être cet ancrage qui se confirme quand elle devient mère de tous les croyants en union symbolique avec le « bien aimé »...*

**26** Mais là encore, attention aux dérapages... La famille symbolique que crée Jésus sur la croix n'a pas d'autre vocation que de signifier, par Marie, l'incorporation de tout le peuple d'Israël au cœur de la nouvelle assemblée à laquelle le Christ remet son esprit. Ainsi, en la confiant au disciple bien aimé, ce disciple idéal reçoit chez lui, par l'adoption de Marie, toute la communauté messianique qui l'a précédé. Et inversement, à partir de ce moment, Marie est intégrée à la communauté croyante qui entoure Jésus. **Elle a désormais toute sa part à ce qui caractérise le disciple.**

**27** 5/ *Un autre rôle de Marie : de mère, elle devient disciple.*

**28** « La communion dans un attachement inconditionnel au Christ a été scellé. C'est une forme d'accomplissement des Écritures qui se réalise alors<sup>4</sup> », nous explique Jean-Pierre Lémonon. Et André Wénin ajoute : « Si proche de l'homme Jésus par sa maternité, Marie a dû vivre aussi le mystère pascal de son fils, pour devenir disciple dans l'Église. **En tant que croyante qui reçoit l'Esprit saint, elle trace un chemin pour tout chrétien<sup>5</sup>** ».

**29** Sur ce point, Jean s'accorde avec Luc dans les Actes (Ac 1,14) : si la Mère devient disciple de Jésus, elle fait partie de sa vraie famille et montre ainsi que la famille eschatologique appartient à la tradition juive, avant de s'universaliser sans aucune discrimination, qu'elle soit d'appartenance ethnique, sociale ou sexuelle.

La figure ainsi décrite, nous éloigne des élans doloristes transmis par les *stabat mater* et autres illustrations de la mort de Jésus. Ils ne sont certes pas à évacuer dans la piété, mais cette dernière ne doit pas occulter l'importance théologique du texte. Jésus ne confie pas une femme éplorée à un ami pour la soutenir dans le malheur : ce que nous disent ces versets se situe bien au-delà en soudant l'un à l'autre les deux testaments : la communauté croyante tire sa source et sa force de Sion, et l'Écriture s'accomplit pleinement par le Christ au cœur d'une communauté croyante unifiée. C'est à cette communauté que Jésus vient de créer, en intégrant Marie dans la famille du « bien aimé », qu'il remet l'Esprit. Comme l'a exprimé Jean-Pierre Lémonon, c'est dans ce mouvement d'union que se constitue l'Église.

**30** Mais quelle Eglise annonce Marie ? Elle nous l'explique dès le tout début de l'évangile de Luc, par le *Magnificat*. Elle ne sera assurément pas celle de la soumission et d'une captation du pouvoir. **31**

Sans l'approfondir, lisons-le tout de même en synopse avec le cantique d'Anne. Ce chant nous dit déjà qu'il puise ses racines dans l'histoire du peuple d'Israël et qu'il annonce le programme du Christ. **32**

---

<sup>4</sup> Jean-Pierre Lémonon, *Pour lire l'évangile selon saint Jean*, Paris, Cerf, 2020, p. 534.

<sup>5</sup> André Wénin, C. Focant, S. Germain, *Vives femmes dans la Bible*, p.138-139.

1 S 2, 1 : <b>Alors Anne</b> fit cette prière : <b>Mon cœur exulte en YHWH</b> , ma corne s'élève en mon Dieu, ma bouche est large ouverte contre mes ennemis, car <b>je me réjouis en ton secours</b> .	Lc1,46 : <b>Marie dit</b> alors : <b>Mon âme exalte le Seigneur</b> , [47] et <b>mon esprit tressaille de joie en Dieu mon sauveur</b> , [48] parce qu'il a jeté les yeux sur l'abaissement de sa servante. Oui, désormais toutes les générations me diront bienheureuse,
[2] <b>Point de Saint comme YHWH</b> (car il n'y a personne excepté toi), point de Rocher comme notre Dieu.	[49] car <b>le Tout-Puissant a fait pour moi de grandes choses. Saint est son nom</b> ,
[3] Ne multipliez pas les paroles hautaines, que l'arrogance ne sorte pas de votre bouche. Un Dieu plein de savoir, voilà YHWH, à lui de peser les actions.	[50] et sa miséricorde s'étend <b>d'âge en âge</b> sur ceux qui le craignent.
[4] <b>L'arc des puissants est brisé, mais les défaillants sont ceinturés de force</b> .	[51] <b>Il a déployé la force de son bras</b> , il a dispersé les hommes au cœur superbe
[5] Les rassasiés s'embauchent pour du pain, mais les affamés cessent de travailler. La femme stérile enfante sept fois, mais la mère de nombreux enfants se flétrit.	
[6] C'est YHWH qui fait mourir et vivre, qui fait descendre au shéol et en remonter.	
[7] C'est YHWH qui appauvrit et qui enrichit, qui abaisse et aussi qui élève. 26	[52] <b>Il a renversé les potentats de leurs trônes et élevé les humbles</b> ,
[8] <b>Il retire de la poussière le faible, du fumier il relève le pauvre, pour les faire asseoir avec les nobles et leur assigner un siège d'honneur</b> ; car à YHWH sont les piliers de la terre, sur eux il a posé le monde.	[53] <b>Il a comblé de biens les affamés et renvoyé les riches les mains vides</b> .
[9] <b>Il garde les pas de ses fidèles</b> , mais les méchants disparaissent dans les ténèbres (car ce n'est pas par la force que l'homme triomphe).	[54] <b>Il est venu en aide à Israël, son serviteur</b> , se souvenant de sa miséricorde, - [55] selon qu'il l'avait annoncé à nos pères - en faveur d'Abraham et de sa postérité à jamais !"
[10] YHWH, ses ennemis sont brisés, le Très-Haut tonne dans les cieux. YHWH juge les confins de la terre, <b>il donne la force à son Roi, il exalte la vigueur de son Oint."</b>	

28

**33** On comprend dès lors, pourquoi ce texte a passionné les théologiens de la libération, donnant à leur interprétation un accueil longtemps très réservé à Rome. Le livre *Marie telle que vous ne l'avez jamais vue* qui paraîtra fin août 2024 développe longuement l'étude de ce texte et ce qu'il nous enseigne.

**34** 6/ *Alors qui est Marie : mère, disciple, envoyée ou médiatrice ?*

Nous allons faire un peu de vocabulaire car les termes sont précis en français : **un médiateur ou une médiatrice n'est pas un intermédiaire !** Le médiateur procède de l'une et de l'autre des deux parties en contact, alors que l'intermédiaire n'appartient pas aux deux mais les met en lien.

**35** Que faut-il donc comprendre quand, au §38 de *La Mère du Rédempteur (Redemptoris Mater)*, Jean-Paul II dit que la « **médiation de Marie repose sur sa participation à la fonction médiatrice du Christ** », au sens d'un service en dépendance ?

Cette participation s'accomplit sous la forme de l'intercession. Il prend l'exemple de Cana, pour montrer qu'« il y a donc une relation : **Marie se situe entre son fils et les hommes dans la réalité de leurs privations, de leurs pauvretés et de leurs souffrances. Elle se place au milieu** ». Soit. Mais il faut ensuite admettre que comme elle ne partage pas la divinité de son fils, elle demeure intermédiaire, non médiatrice.

**Quant à sa situation de coopératrice**, donc de disciple, n'est-elle pas déjà contenue dans sa mission d'envoyée (donc étymologiquement « apôtre »), qui la caractérise dès sa réponse à la visite de l'Ange ? Nous avons vu, -et le pape le confirme-, elle assume son « oui » tout au long de l'accompagnement de son Fils : elle l'accouche à sa vie divine, à Cana, comme elle lui a donné naissance dans son humanité.

Par conséquent, tout ceci montre, s'il en était besoin, **combien, à juste titre, l'on peut/l'on doit honorer Marie dans la grandeur de son action**, mais sans qu'il soit opportun de la diviniser par des expressions qui brouillent le message au lieu de le grandir.

Et là encore nous pouvons reprendre les notions divergentes de « circularité » et de « vecteur » :

Contre une fausse divinisation qui enferme Marie dans une vénération proche de l'hérésie, nous pouvons préférer suivre l'élan de **la flèche qui nous montre le chemin de la foi en son fils. Marie en est la « matrice »**.

Matrice biologique comme mère du Fils auquel elle donne notre commune humanité, et matrice symbolique transmettant au nouveau peuple de Dieu rassemblé par l'Esprit toute la puissance de foi de la première Alliance.

A charge ensuite pour les disciples envoyés : Pierre, Paul, Marie la Magdaléenne, ... et nous toutes et tous à leur suite, d'être ce que Claude Dagens<sup>6</sup> nomme des « proposants de la foi<sup>7</sup> », c'est-à-dire à entrer dans une démarche de témoignage qui se transmet et se vit dans et par la proposition.

### **36** 7/ *Quelles conséquences pour l'Église ?*

Marie, débarrassée des inflations piétistes artificiellement plaquées sur l'Écriture, et restituée dans sa typologie originelle, devient donc **une figure puissante, capable de nourrir notre foi dans son élan vers le Christ**. Encore fallait-il déjouer les pièges tendus par une mésinterprétation de sa « virginité » et d'une certaine présentation de sa maternité qui ont induit une codification de la vie ecclésiale très dommageable pour les femmes. Or les Écritures nous offrent une figure de Marie qui n'est ni réductible, ni même parfois compatible avec les idéalizations qui ont proliféré au XIXe siècle et qui étaient totalement ignorées des premiers siècles et même du Moyen Âge.

### **37** Ainsi :

**1/** Marie n'est pas une « potiche » qui se soumet à l'autorité de l'ange ! Marie nous est présentée comme une jeune fille d'Israël qui contrevient aux règles de son pays pour accueillir en elle l'inouï de Dieu. Parce que « oui », c'est toute la première Alliance qui s'offre à la Bonne Nouvelle de notre Salut.

Donc, Marie, dans son corps, met en lien le Premier et le Nouveau Testament. C'est à cela qu'elle acquiesce sans pour autant devenir un paradigme de la soumission.

**2/** Marie n'est pas la mère souffrante, victime d'une injustice. Elle sait depuis le début que son fils n'est pas seulement humain. La rencontre avec l'ange dans les synoptiques, la parole de Syméon lui annonçant qu'un glaive transpercerait son cœur, son acuité à Cana chez Jean, montrent qu'elle mesure la divinité de Celui qu'elle accompagne. Elle est donc présente à la Croix dans sa douleur de mère, mais sans être atteinte par le doute qui habite les Douze, car sa foi est inscrite dans ses entrailles. Elle sait.

Ainsi, Marie donne à voir la totale humanité et la réelle divinité de son fils.

---

<sup>6</sup> Claude Dagens est évêque émérite d'Angoulême et membre de l'Académie Française.

<sup>7</sup> Voir sur ce thème la Lettre aux catholiques de France : « Proposer la foi dans la société actuelle » rédigée le 09 novembre 1996 par Mgr Cl. Dagens.

3/ Marie n'est pas réductible à l'expression : « mère et épouse toujours vierge ».

- Marie est d'abord la mère de Jésus, l'épouse de Joseph qui assume l'extraordinaire présent divin qui leur est advenu.
- Puis au sens d'une maternité symbolique exposée dans son adoption du « bien-aimé » (en Jean) elle devient mère de tous les croyants. Elle est donc fondatrice de l'Église, et à ce titre, disciple et envoyée, sans qu'il soit nécessaire de l'illustrer par d'autres missions.

Mais...

4/ Marie n'est pas co-rédemptrice ou médiatrice.

Nous croyons en un seul Dieu, unique médiateur. Rappelons le § 62 de la constitution *Lumen gentium* : « La bienheureuse Vierge est invoquée dans l'Église sous les titres d'avocate, d'auxiliaire, de secourable, (...) tout cela cependant entendu de telle sorte que nulle dérogation, nulle addition n'en résulte quant à la dignité et à l'efficacité de l'unique Médiateur, le Christ. Aucune créature en effet ne peut jamais être mise sur le même pied que le Verbe incarné et rédempteur. »

En revanche, l'affinité de Marie avec l'Esprit est avérée à plusieurs reprises dans l'Écriture : c'est l'Esprit de Dieu qui la féconde, qui lui souffle les paroles programmatiques du *Magnificat*. Lui encore qui la guide comme il a guidé les femmes de la généalogie de Jésus, et c'est l'Esprit enfin qui préside à la filiation adoptive avec le bien-aimé à la croix.

Par conséquent, sans aller jusqu'à l'idée exaltée par certains théologiens, d'une union hypostatique entre Marie et l'Esprit saint, il est permis de postuler une **proximité privilégiée qui renforce sa mission d'auxiliaire**. Et alors oui, il est dans ce cas possible de croire au rôle d'intercession de Marie.

Mais ce n'est plus à la Vierge éplorée au pied de la croix que nous nous confions alors ; c'est à l'élue de Dieu, forte et fière qui, sans jamais faillir, a porté et accompagné le Verbe de Dieu tout au long de son parcours parmi nous.

**38** Pourtant au terme, puisque nous prions la même mère de Dieu d'intercéder pour nous, qu'importe l'image que veut conserver notre cœur.

Nous pouvons préférer nous sentir à l'abri du cocon circulaire plus affectif que théologique, ou au contraire vouloir fonder notre foi en raison, « comprendre pour croire ».

Dans cette direction, il est alors aisé de retrouver dans les pas de Marie, un chemin éthique et spirituel qui nous guidera toujours vers les plus petits, les plus pauvres, en s'armant du courage qui a été le sien depuis l'Annonciation jusqu'au bout de ce que nous racontent les évangiles ; puisque nous la retrouvons dans les Actes, à la Pentecôte, encore présente et vigilante pour bâtir notre Église. En ce sens, ce n'est plus à la soumission et à l'effacement que sont convoquées LES femmes à sa suite, mais à une collaboration totale et permanente à l'annonce de la Bonne Nouvelle.